

Paulin Ismard, *Le miroir d'Œdipe : penser l'esclavage*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2023, 225 p.

Paulin Ismard est Professeur des Universités en Histoire grecque à l'Université Aix-Marseille, rattaché au laboratoire AnHiMA (UMR 8210). Son ouvrage s'inscrit dans la continuité de ses dernières publications, qui abordent les enjeux de méthode historique pour une enquête approfondie sur l'esclavage en Grèce antique¹. Le livre explore en six chapitres des expériences qu'évoque un texte, mais qui en limitent l'expression consciente, et d'où peut resurgir la présence de l'esclave : l'oubli, l'identité, l'altérité, l'auto-représentation, le rêve, la mort. Les limitations de l'expression consciente d'une expérience ne touchent pas seulement le canon classique étudié en premier lieu, mais aussi la réception critique qui a pu en être faite au long cours. Le gage d'une enquête philologique, historique et anthropologique fondée concernant la Grèce ancienne repose sur le double examen constant des textes anciens et de leurs lecteurs successifs. Ce double examen, réflexif, entreprend de révéler en négatif la présence de l'absent, ce qu'illustrent l'image en première de couverture et celle du titre : un miroir.

Le miroir en question rend compte pour chacun des chapitres d'un impensé. Selon le premier chapitre, (« Le philosophe est un maître qui s'ignore », p. 23-42), derrière l'oubli de l'être professé par Heidegger se glisse l'oubli de l'autre, l'esclave, dans le récit platonicien extrait du *Théétète*, où cette réflexion philosophique prend sa source : non le puits où Thalès est tombé, mais la servante Thrace qui se raille des raisons de sa chute. Au chapitre deux (« Le miroir d'Œdipe », p. 43-66), entre l'oubli de l'inconscient dans le complexe d'Œdipe, soutenu par Freud, et l'oubli du mythe d'Œdipe que lui objectent, entre autres, Jean-Pierre Vernant et Jean Bollack, se révèle l'oubli de l'esclave qui sauve le tyran de Thèbes de son exposition sur le Mont Cithéron. D'après le chapitre trois (« Un autre, mais lequel ? », p. 67-86), l'origine de l'esclave n'est pas seulement à rechercher dans le récit qu'en fait son maître, mais aussi dans le maître qui en fait le récit. Un monde grec, qui présente son origine sous la forme d'une société qui se dispense d'esclaves en raison de son abondance, expose une altérité qui reflète son identité : une société qui justifie l'esclave par le besoin, mais lui dénie l'altérité qu'il représente pourtant pour elle. Suivant le chapitre quatre (« Des esclaves inventent le théâtre documentaire », p. 87-108), Diodore de Sicile met en abyme un *mimos* d'esclaves pour en souligner le caractère fictif, mais ce théâtre témoigne pourtant d'un possible narratif à l'insu de

¹ P. ISMARD, *La cité et ses esclaves : institution, fictions, expériences*, Paris, Seuil, 2019 ; P. ISMARD, *La démocratie contre les experts : les esclaves publics en Grèce ancienne*, Paris, Seuil, 2015 ; P. ISMARD et al., *Les mondes de l'esclavage : une histoire comparée*, Paris, Seuil, 2021.

l'auteur, qui l'inquiète d'autant plus qu'il n'en est pas l'auteur : la prise de conscience collective d'une condition par son auto-représentation est une étape décisive pour son émancipation. Au chapitre cinq (« Organologie », p. 109-132), au-delà de l'inconscient, lire le rêve d'esclaves chez Artémidore permet d'entrevoir une conception de l'esclave comme une partie *organique* du « *simple corps du maître* » (p. 110, souligné dans le texte) : l'identification de l'esclave au maître devient un risque, dès lors que le nombre d'esclaves et leur importance sociale, économique et juridique sont inversement proportionnels à l'identité que la Cité leur retranche, si bien que l'activité du corps servile tend à représenter « une cité entièrement livrée à des êtres sans identité ». Au chapitre six (« Dans cette mort où se tiennent les vivants », p. 131-156), l'esclave, de sa « mort nue » à ses « survivances », cesse d'exister par lui-même dans la documentation historique, faute de voix, mais continue d'y exister par la représentation que son maître donne de lui ; si l'esclave meurt avec l'histoire, il survit avec la mémoire en partage. Ainsi, la démonstration accroît son argumentation par la conjonction progressive de ses notions spéculaires, et par là entreprend de mieux rendre compte des tensions politiques que l'impensé de l'esclavage laisse poindre dans les textes.

La démonstration se conçoit par un emboîtement de lectures. Chacun des chapitres se fonde sur une lecture principale, issue du canon classique : le récit de Thalès chez Platon (*Théétète*, 172a-175e), les troubles suscités par le soupçon d'une origine servile chez Sophocle (*Œdipe Roi*), la légende athénienne des Pélasges chez Hérodote (*Histoires*, 6.137), le *mimos* des insurgés d'Enna chez Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, 34 F1-20), les rêves d'esclaves chez Artémidore (*Onirocritique*) et les survivances de l'esclave Zalmoxis chez Hérodote (*Histoires*, 4.93-96). Chacune de ces lectures se voit alors approfondie par une restitution de son milieu littéraire plus étendu, à partir de lectures complémentaires. Au premier chapitre, la conception de la liberté comme maîtrise par Aristote (*Politique*, 1.3.4, 1.7.1) offre un pendant plus explicite aux récits du philosophe comme figure de l'émancipation chez Platon. Le chapitre deux présente la relégation de l'infanticide à un bouvier, suite à un rêve dans le récit du roi Astyage chez Hérodote (*Histoires*, 1.109-116), lecture qui fait ressortir le rôle de l'esclave dans le mythe de Sophocle (*Œdipe Roi*). Au chapitre trois, Eschyle (*Choéphores*, 631-637) et Apollonios de Rhodes (*Argonautiques*, 1. 617-620) illustrent un versant poétique du mythe des Lemniennes, en prenant pour comparant l'altérité féminine, face à l'altérité servile présentée dans le mythe athénien des Pélasges. Le chapitre quatre mentionne certaines *Vies* de Plutarque (*Vie de Sylla*, *Vie de Thésée*) pour soutenir en creux la comparaison avec l'auto-représentation comme forme consciente de l'émancipation. Si une lecture

d'Aristophane (*Les Guêpes*, 1-53) ouvre le chapitre cinq pour illustrer le propos sur le rêve de l'esclave, c'est surtout la notion d'esclave comme instrument (ὄργανον) du maître chez Aristote (*Politique*, 1253b-1260a) qui se trouve éclairée à nouveaux frais par celle d'Artémidore. Au chapitre six, une lecture de la fausse mort de Callirhoé, narrée dans le roman de Chariton d'Aphrodise (*Chairéas et Callirhoé*), accompagne la lecture de l'histoire de Zalmoxis, narrée par Hérodote, pour explorer la signification de la mort sociale². La démonstration spéculaire referme alors ce dernier chapitre en reflétant l'ouverture du premier : la servante Thrace constatant la chute de Thalès trouve son reflet dans le serviteur muet qui dialogue avec Socrate à la veille de sa mort (*Phédon*, 64a-80a, 88b, 116d). De nombreuses autres sources textuelles plus occasionnelles sont consultées, qui embrassent une Antiquité plus tardive, venant apporter un contre-point à l'analyse – par exemple : les *testimonia* entourant la mort de Socrate, ou l'érudition byzantine de Photius complétant l'histoire de l'insurgé Eunous. Au dernier chapitre, les lectures d'Augustin (*Cité de Dieu*, 19.15) et d'Origène (*Contre Celse*, 2.55) accompagnent l'étude de la *mort nue* de l'esclave. La mention de ces sources plus étalées traduit un souci philologique du texte à l'étude, restitué dans l'épaisseur de sa tradition, mais ne l'emporte pas pour autant sur l'attention à son contexte.

La lecture croisée des principaux textes à l'étude est en effet précisée par leur contextualisation historique : Socrate à Athènes ; la pièce de Sophocle pour le théâtre civique d'Athènes ; la fête agraire des *Cronia*, des *Pélôria* en Thessalie et le *Pélargikon* au pied de l'Acropole ; la fondation d'Enna en 135-130 av. J.-C. par l'insurgé Eunous ; l'*isêgoria* des Athéniens contre le silence des métèques et des esclaves ; la trace mémorielle de Zalmoxis derrière sa mythification. Chaque texte résonne ainsi avec son contexte historique, ce qui lui confère l'assise temporelle nécessaire pour légitimer une approche comparatiste, dans la mesure où cette méthode présuppose que le sens qui vaut pour un texte en contexte peut aussi valoir pour le présent, par la recontextualisation de son sens. L'enquête procède également par comparaison avec des documents de l'histoire moderne, méthode nommée « entrelecture ». Ainsi les lectures de Faulkner (*Absalon ! Absalon !*), de Piscator (*Malgré tout !*), et surtout de Poe (*L'homme dont il ne restait plus rien ; La Vérité dans le cas de M. de Valdemar*), apportent un point de comparaison certes à distance du contexte antique, mais à proximité des enjeux qui

² On peut penser aussi à la seconde fausse mort de Leucippé au livre 5 du roman d'Achille Tatius, *Leucippé et Clitophon*, condensant les marques de la mort sociale : sa capture, sa fausse mort par une décapitation symbolique, son asservissement, la perte de son nom civique, et la prise d'un ethnonyme servile, *Lacaina*, qui efface son identité tout en évoquant le silence proverbial et ethnotypique des Laconiens. À ce propos, lire p. 138, l. 3 avant la fin, « Dionysios » plutôt que « Dionysos » (F. CONCA, E. DE CARLI et G. ZANETTO, *Lessico dei Romanzieri Greci*, Milan, Olms, 1983, 4 vol., s. v. Διονύσιος).

entourent sa compréhension. En outre, les documents propices à une entrelecture ne sont pas uniquement littéraires, comme le montre la mention des *Yanitsaria*, fête commémorant les descendants Macédoniens asservis pour devenir des janissaires sous domination ottomane. Ces entrelectures permettent somme toute d'éprouver la pertinence des notions spéculaires abordées par l'ouvrage. En définitive, si le canon classique est mis au centre d'une entrelecture concentrique, c'est pour mieux en éprouver les insus laissés à sa réception.

La conclusion de l'ouvrage (p. 157-164) invite à poursuivre la méthode de son introduction (p. 9-22), en suivant l'exemple donné par sa démonstration : relire les textes antiques hors de leur appartenance disciplinaire traditionnelle permet d'y explorer les insus qu'ils peuvent partager avec leur lecteur. Il s'agit pour l'auteur d'élaborer une « *anthropologie de l'implicite* » (p. 20, souligné dans le texte), qui recourt à des concepts à l'héritage complexe, comme l'inconscient, pour en retirer le potentiel heuristique sans se limiter à la discipline qui les a développés, en l'occurrence la psychanalyse, ni enfermer l'étude de l'Antiquité dans une lecture idéologique, suivant la mise en garde de Moses Finley qui guide l'introduction et la conclusion. La difficulté de cette méthode s'estime à l'aune de son objet d'étude, l'esclavage, qui subit dans les textes anciens une « silenciation » (p. 162) défiant l'analyse historique. L'ouvrage se clôt sur le constat qu'en France l'apprentissage de la conjugaison grecque repose encore principalement sur le paradigme grammatical λῶ³, dont le sens principal, à l'insu de la grammaire, doit évoquer l'affranchissement d'un esclave (p. 163-164). Ajoutons que d'autres grammaires de référence dérogent bien à la tradition, en proposant les paradigmes grammaticaux παιδεύω⁴ et βουλεύω⁵. Faudrait-il voir dans ce paradigme grammatical renouvelé la volonté de renouveler un paradigme académique ?

L'ouvrage prend la forme d'un livre emboîté, dispositif qui offre l'avantage d'en fluidifier la lecture : sa démonstration est assise sur une série de notes en fin de volume (p. 165-202) et sur une bibliographie (p. 203-219) conséquentes. La table des matières détaillée suffit à se repérer avec aisance dans la progression argumentative et l'exposition des sources. L'absence d'index s'en trouve justifiée. Somme toute, la démonstration est solide malgré son objet fugace,

³ Entre autres : É. RAGON, revue par A. Dain, J. A. de Foucault et P. Poulain, *Grammaire grecque*, Paris, Nathan, 1961 ; D. JOUANNA, *Grec grands débutants : méthode*, Paris, Ellipses, 2010 ; A. LEBEAU et J. METAYER, *Cours de grec ancien : à l'usage des grands commençants*, Paris, Armand Colin, 2010.

⁴ J.-V. VERNHES, *Ἐρμῶν : initiation au grec ancien*, Paris, Ophrys, 2020 ; signalons aussi une méthode active qui reprend ce paradigme : J.-P. GUGLIELMI, *Grec ancien : débutants*, Chennevières-sur-Marne, Assimil, 2022.

⁵ J. BERTRAND, *Nouvelle grammaire grecque*, Paris, Ellipses, 2010. Ces paradigmes offrent entre autres l'avantage de présenter une plus grande régularité d'accentuation (λῶσον < παιδεύσον, λῶε < παιδεύε).

explicite en dépit de textes implicites, ce qui fait promettre à sa méthode d'en renouveler l'étude⁶. L'ouvrage constitue une entrée stimulante dans les travaux de son auteur, pour des lecteurs historiens comme littéraires.

Etienne Pittoni ©Antiquité-Avenir

Juin 2024

⁶ Dans la continuité de cette approche et pour compléter la bibliographie, est paru récemment le dernier ouvrage du « Groupe Artémidore », C. CHANDEZON et J. DU BOUCHET, *L'onirocritique grecque : d'Artémidore à Foucault*, Paris, Belles lettres, 2023, qui explore les manières de lire l'*Onirocritique* et leur apport respectif à l'exploration des mentalités antiques ; compte rendu dans la revue *Aitia*, octobre 2023 : <https://doi.org/10.4000/aitia.12055>.